

Alberte fait allusion au premier entretien où se décida leur association :

— Il a du cœur !... mais c'est moi son cœur !... Et puis, vous savez, si jamais il cessait de m'être utile, si je le sentais seulement vaciller dans ma main... je ne suis pas marié avec lui !...

Alors il complète sa pensée avec le geste expressif d'un homme qui jette derrière lui le fruit vidé dont on se débarrasse... comme cela... d'un mouvement presque inconscient et en pensant à autre chose :

— Maintenant, chère amie, continue l'ingénieur, permettez-moi de vous quitter... Je saute dans une voiture et je cours voir ce cher comte...

— ...N'oubliez pas !... Une foule de choses aimables de ma part...

— Naturellement ! Figurez-vous qu'il m'a donné 25,000 francs avant-hier et que je suis déjà à sec... A propos, quand présentons-nous ce cher ami aux ouvriers ?...

— Ah... bah !...

Et Alberte partit en éclatant de rire.

VIII

Luce est très matinale, et, chaque jour, assiste à la messe de l'abbé Hans, à 7 heures, dans la petite église dont la grande nef et le transept s'éclairent des fresques très simples, brossées avec tant d'amour par sa vieille tante.

C'est le bon moment de cette silencieuse : agenouillée dans le banc seigneurial des comtes de Saint-Agilbert, la tête dans les mains, elle s'attarde à prier Dieu, toute seule dans le vieux sanctuaire. Ce qu'elle dit, personne au monde ne peut le savoir, car le visage de Luce est un bon serviteur et ne trahit jamais le mystère. Beaucoup de femmes ont la figure énigmatique, mais cette énigme est uniquement à fleur de visage ; chez Luce on devine une intensité de réflexion rare chez une femme, même très intelligente ; ses yeux, d'un bleu indéfinissable, donnent l'impression de ces eaux souriantes qui ont des profondeurs d'abîme ; quand elle vous regarde on sent qu'elle voit très loin en vous, et que, sans effort, par delà votre parole, elle distingue votre pensée, et assiste à tout votre état d'âme.

Cette perspicacité naturelle a même gêné souvent le petit comte, qui donne assez facilement des coups de canif dans le contrat que tout homme est censé passer avec la vérité. Bien des fois, quand il la déguise devant Luce, il s'interrompt en pleine conversation pour s'écrier :

— Mais ne me regarde donc pas comme cela !... On dirait que je mens !...

Luce est facilement absorbée par sa pensée intérieure, et, quand elle n'est pas très attentive, elle devient distraite ; ses yeux regardent trop loin et révèlent au visiteur que, si le corps de la jeune fille est là, son âme a déjà fui... où ?... Très près ? Très loin ?... Ici, tout jugement peut être qualifié de téméraire, car on ne peut apprécier cette enfant à la mesure des communes misères...

Ce matin de décembre, il fait un vrai froid d'hiver ; le vent, jusque-là très convenablement automnal, a sauté au Nord-Est, et souffle en rafales froides qui arrivent du fond de l'horizon. Luce sort de la petite église de Fleurines, et va, comme elle le fait chaque jour, prier au cimetière sur la tombe de sa famille. Depuis trois ans elle a pris l'habitude, en revenant, de s'arrêter devant un mausolée tout blanc, sur lequel une croix très profondément creusée s'entoure de ces deux seuls mots : "Souviens-toi !..."

Souvent elle y croise un grand jeune homme toujours habillé de noir, qui, après avoir arrêté son cheval à la grille, vient, lui aussi, à la même tombe ; c'est le châtelain de la Ferlendière ; il salue la jeune fille avec une sympathie silencieuse, mais ne lui parle presque jamais, et semble ici réclamer de ses parents et de ses amis — Luce est un peu des deux — la solitude et le silence.

Ce matin, tout est désert et morne dans la campagne qui sommeille sous une brume froide. Luce n'a même pas eu de messe, car l'abbé Hans est malade ; et, son petit livre à la main, la jeune fille revient, pensant que ce jour ne sera pas bon, car elle n'a pas suffisamment prié.

Le château est relié à l'église par une allée de hêtres plantés en plein bois ; Luce suit cette allée longue d'un demi-kilomètre, et s'attarde entre les grands arbres à considérer la mélancolie de la nature qui s'endort pour le repos d'hiver : sur le fond neutre de l'horizon, se joue jusqu'à ses pieds toute la gamme des gris... tout est terne, estompé, voilé. Les jointains semblent s'alanguir dans le brouillard ; les bois plus sombres se haussent pour regarder au-dessus des voiles de brume ; tout près de la jeune fille, les bouquets de bouleaux, petits soprani dans le grand concert, se détachent en flèches ar-

gentées striant d'éclairs le vague adouci des choses, et, autour d'elle les hêtres, sentinelles géantes, serrées dans leur uniforme gris-rose et vieil or, dépassent tout le paysage de leur ramure dénudée, et semblent veiller sur l'enfant qui abrite à leurs pieds la souffrance de sa pensée...

Luce aime beaucoup ce retour de la messe, toute seule au milieu de la nature amie, spécialement belle aux heures des matins et des soirs ; et, dans sa mentalité de jeune fille, elle se dit souvent : donner toutes ces splendeurs et leur préférer les rues de Paris, pour gagner un argent dont il n'a pas besoin !... C'est l'éternelle histoire de la vie humaine : marcher, les yeux fixés sur l'impossible, et oublier le bonheur qui vous implore à vos pieds ! Chercher le pavé dur, quand le tapis du gazon se déroule à l'infini devant vos pas !... Misère de notre cœur tourmenté d'une perpétuelle inquiétude, et n'espérant le bonheur que dans l'inconnu !... Bienheureux les simples !...

Toute à ces pensées, Luce arrive vers la grille du parc et y rencontre le facteur de Fleurines, qui lui remet les journaux et les lettres du matin. Elle en trouve une de Bruno pour elle, et, mue par un secret pressentiment, Luce la lit avant d'entrer, devant cette nature froide et grave où l'ironie légère des phrases de Bruno semble détonner davantage encore :

Ma chère cousine,

Chaque jour de cette semaine, j'ai attendu une lettre de toi me disant si tout allait bien à Fleurines, et comment ma mère a pris mon coup d'Etat.

Mais, semblable à soeur Anne, je me suis mis au balcon de mon entresol et je n'ai vu que le képi



mélancolique des sergents de ville au travers des branches des platanes de mon boulevard... Pas la moindre lettre de la plus infidèle des cousines à l'horizon... Comme quoi

"l'exilé partout est seul !..."

Tu ne vas pas le croire, mais, bien que très occupée, ma pensée s'en va souvent errer vers les prés qu'arrose la Jouine, et où, en briques et en pierres, les poivrières de mes aïeux menacent depuis des siècles ce pauvre ciel, qui, d'ailleurs, ne s'en porte pas plus mal ! J'irais volontiers risquer avec elles un brin de conversation, mais je redoute de faire éclater à nouveau l'orage maternel.

Alors, j'imite le voyageur, je reste à l'abri sous la porte cochère, jusqu'au moment où je verrai dans les nuages assez de bleu pour y tailler un manteau à la mère des pêcheurs.

Donc, tu es une bien grande laide ! Je t'ai fait donner deux fois ma définitive adresse par Paule, la femme de Routier, et par Dietzch, qui est allé tout dernièrement au Val d'Api chercher des fonds chez mon notaire.

Et tu ne bouges pas plus que les vieux dieux terribles de ces farceurs de Romains !

J'en conclus que tu ne veux pas m'écrire ; c'est très mal !... Ce n'est même pas chrétien, car tu abandonnes, sans un conseil, ton pauvre petit cousin, timide passereau, perdu dans la grande tourmente parisienne.

N'oublie pas de dire cette faute à l'abbé Hans quand tu iras porter à ses pieds l'hebdomadaire fardeau de ta petite conscience rose.

Causons plus sérieusement. Pourquoi cet abandon ?... Parce que j'ai revendiqué mon droit à la liberté ?... C'est tellement naturel ! Le moineau jette ses petits hors du nid dès qu'ils ont des ailes ; et moi, ma mère a rêvé de me couvrir jusqu'à mon extrême vieillesse, pour être plus sûre que je ne brûle pas mes plumes à la flamme de Paris... Avoue que ce n'est pas juste ! J'avais conscience de m'anémier stérilement la constitution !... Je me faisais l'effet de la barbe de capucin qui pousse à la cave toute blanche, loin de l'air, de la chaleur et de la lumière. Je ne veux être ni capucin... ni barbe de capucin !... Je ne veux pas mourir encore ! comme dit la jeune Captive.

C'est alors que j'ai arboré le drapeau de la révolte ; d'ailleurs, je t'avoue que, pas une seconde, je ne me suis repenti de ma résolution, et les quatre ricins qui, depuis des siècles, ornent les quatre coins de la pelouse du château des Saint-Agilbert n'ont pas encore manqué à mon bonheur. J'ai même l'impression de m'épanouir... Il me semble qu'une porte a été ouverte et qu'un air nouveau circule enfin autour de ma figure, de mes yeux qui clignotent, de mes tempes, de mes cheveux qui sentent encore la vieille pommade avec laquelle mes héroïques aïeux graissaient leurs arquebuses !...

Je mène une vie un peu étourdissante, très variée, et pleine de choses ; ce Dietzch, auquel on jette tant la pierre au château, ce pauvre bouc émissaire, est réellement un homme de grandes ressources, très apprécié ici dans le monde industriel. Et puis, il y a une logique des choses, une sorte de justice immanente, comme disait je ne sais plus quel grand philosophe... J'en bénéficie actuellement : j'étais une victime... je subis la loi des réactions ! On a voulu me sevrer de tout, et tout parle à mon âme, surtout les choses dont on m'a le plus rigoureusement privé ; on m'a gavé avec les austères pommes de terre des vertus antiques, et maintenant j'ai faim de petits fours — il y en a d'exquis tous les soirs à 4 heures dans mon quartier !... On a rêvé de faire de moi un passif, et j'ai soif de l'action ; on m'a élevé dans la haine de mon temps, et j'éprouve pour lui une admiration passionnée ; on m'a comprimé, et aujourd'hui je me détends comme un diable en boîte, en raison directe des ressorts qui prétendaient m'aplatir !...

Aussi, tu peux avoir confiance en moi pour réparer le temps perdu ; je n'y suis plus !...

Ma vie se divise en deux parts très distinctes : affaires toute la journée, plaisirs le soir. Oh ! ne fais pas la petite fille !... Ne t'épouvante pas ! Ne joins pas les mains en un geste effarouché de confrérie de la Bonne Mort, comme ferait la Mère du Saint-Roseau... ; je suis très, très raisonnable : le théâtre, un demi-doigt de concert, quelques soirées mondaines... : un point, c'est tout !... La mère en permettrait la pratique à sa fille.

D'ailleurs, c'est nécessaire pour me reposer de la tension d'esprit exigée par le travail de l'usine. Quand j'ai pâli toute la journée sur les plans de Dietzch, sur des graphiques d'essieux, de boîtes à graisse et de freins Westinghouse (auxquels je te confie que je ne comprends rien du tout ; mais Dietzch prétend que cela viendra) ; quand j'ai fait des visites intéressées aux gros bonnets du ministère des Travaux publics, je crois ne pas avoir volé le mince plaisir d'aller au Palais-Royal voir jouer "Ho là là" !... ou toute autre pièce de similaire engurgure.

Je t'avoue que les affaires sont dures, et que, parfois, nous tirons ce vieux diable par la queue ; j'ai déjà bu un bon petit bouillon, c'est même pour cela que j'ai envoyé Dietzch s'entendre avec mon notaire. Il ne faut pas s'en décourager : à bicyclette, aux patins, dans l'industrie et un peu partout, les débutants trébuchent toujours, et c'est nécessaire, pour faire entrer le métier dans la peau. A Paris, celui qui a bec et ongles fait sûrement fortune ; et, en voyant ce que produit l'industrie, je pense à maman qui s'inquiète gravement du prix des sacs de blé et du choléra des poules !...

Ici, c'est par centaines de milliers de francs que je vois brasser les affaires autour de moi ! Quand on peut partir sur une belle mise de fonds, alors les bénéfices ne comptent plus. Naturellement, je t'entends d'ici : "Il y a des dangers !..." Sans doute, mais où le danger n'existe-t-il pas ?... Dis-moi d'où viennent les grosses fortunes actuelles ?... Est-ce de la terre ou de l'industrie ?... Et comme poser la question, c'est la résoudre, je vais de l'avant pour l'industrie envers et contre tout !...

Et, crois-moi, ma petite Luce, il y a du plaisir dans cette lutte fiévreuse de l'usine, où chaque jour est une bataille et chaque heure un danger... Qu'un ouvrier ivre soit pris dans un engrenage... qu'une chaudière éclate... qu'une grosse livraison soit refusée... et les plus terribles préoccupations commencent !... Mes ateliers sont à la Chapelle, au nord-est de Paris ; ils groupent autour d'eux, comme clients, toutes les anciennes relations des Hammester, et en plus ceux que Dietzch et moi pouvons fournir.

Notre cousin qui est au ministère des Affaires étrangères m'a formellement promis une commande de wagons pour la Turquie ; elle est même si sûre que nous la faisons d'avance. J'ai cent cinquante ouvriers pour commencer, les deux tiers viennent des environs de Fleurines. Claude Routier les fait marcher à l'oeil et au doigt ; c'est un garçon sérieux, une sorte de boeuf, pas très causeur, et Dietzch a une confiance absolue en lui.

(A suivre)